



Même si l'on ne croit pas aux théories de l'évolution darwinienne, il est toujours intéressant et instructif de prendre connaissance des tentatives d'explication que leurs partisans avancent pour rendre compte des disparités entre l'homme et le singe.

Une des plus frappantes de ces différences apparaît au premier regard entre le cœur de l'homme et celui du singe. Ce dernier est proportionnellement beaucoup plus petit que le premier ; à la dissection on constate que les parois du cœur de singe sont plus épaisses et moins souples que celles de l'homme. Enfin, l'étude de leurs contractions respectives les révèle bien plus mobiles chez l'homme, avec un mouvement de torsion systolique qui ne se retrouve pas chez le singe. Ces différences sont telles que des chirurgiens sont parvenus à greffer sur un patient, non le cœur d'un singe, mais celui d'un cochon, ce qui semble encor plus humiliant 😞 (hélas,

cet homme est mort depuis).

Voici maintenant ce qu'en disent les naturalistes : le singe passe son temps à dormir et à attraper des fruits dans les arbres ou des insectes à sa portée ; tandis que l'homme, toujours actif, court à la chasse, voyage, modifie son environnement, travaille ; ayant de plus un gros cerveau, il lui fallait un cœur capable de pomper beaucoup de sang, par conséquent plus gros et plus souple. Mais cette souplesse implique une plus grande fragilité : l'homme peut mourir de crises cardiaques, le singe n'en connaît pas.

Battements, frémissements, palpitements, émotions en un mot, ne savions-nous pas déjà que notre cœur nous rappelait ainsi sa présence dans notre poitrine ? Mourir d'un cœur brisé n'est pas chez l'homme qu'une métaphore. Les médecins ont donné un nom à ce syndrome, qui frappe parfois des personnes après une rupture romantique, un deuil, une ruine soudaine : *Tako-Tsubo*, le cœur se déforme sous l'empire du chagrin, et prend la forme d'un pot japonais.

L'étude attentive du récit de la crucifixion de Jésus, laisse penser qu'il est mort d'une rupture du cœur : *Un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique...* (Jean.19.34-35)

Dans le Cantique des cantiques, Sulamith, la jeune fille incarnant l'Israël fidèle, amoureuse de son Fiancé, sent elle aussi son cœur submergé d'émotions violentes et contrastées, tantôt de pur bonheur, tantôt d'indicible tristesse. Pourquoi ? parce que son bien-aimé est absent... c'est en rêve et

en extase seulement qu'elle le voit, le temps de sa venue se situe dans un lointain futur, et elle doit terminer le livre en disant : **Fuis mon bien-aimé !** Sois semblable à une gazelle ou au faon des biches sur les montagnes des aromates !

Ah ! si ce bien-aimé n'avait été que Salomon, cela faisait-il sens de lui demander de **fuir** ? Mais non ! son amoureux c'est Celui à qui l'Église peut dire aujourd'hui, en terminant le livre de l'Apocalypse : Amen, **viens**, Seigneur Jésus ! Même en son sommeil son cœur ne peut cesser d'aspirer à la présence réelle et corporelle de son Sauveur.

Les beaux vers qui suivent, bien qu'écrits par un poète guillotiné en 1794, qui ne songeait sans doute pas au Cantique, ne l'aurait pas dépareillé. Dieu se sert couramment des émotions terrestres pour nous élever à de plus hautes.

Je dors, mais mon cœur veille ; il est toujours à toi.
Un songe aux ailes d'or te descend près de moi.
Ton cœur bat sur le mien. Sous ma main chatouilleuse
Tressaille et s'arrondit ta peau voluptueuse.
Des transports ennemis de la paix du sommeil
M'agitent tout à coup en un soudain réveil.

André CHÉNIER

